

Le Samedi

VOL. IV - NO. 1

MONTREAL, 11 JUIN 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

GARE AUX CELIBATAIRES



LA CROISIÈRE ANNUELLE CONTRE LES CUIRASSÉS.

UNIVERSITÉ DE

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

CULTURE LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

LA VIE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

du Numéro, 5 Centins.

scrier pour les informations, les abonnements et
onces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 11 JUIN 1892.



Un touriste sans argent est un tramp; un
tramp avec de l'argent est un touriste.

"Excusez la liberté que je prends," s'écriait
un prisonnier en s'échappant de sa prison.

Un boulanger a inventé un levain tellement
léger, qu'une livre de pain ne pèse que huit onces.

L'argent, en toutes circonstances, s'en va rap-
idement; mais si vous voulez qu'il passe encore
plus rapidement, mettez-le sur un cheval.

C'est quand un homme s'aperçoit que la chaise
sur laquelle il voulait se mettre n'y est plus, qu'il
qu'il croit le plus fermement à l'attraction du
contre de la terre.

Vivo, le vieillard à qui on demandait si les
années lui avaient affaibli la mémoire! "Non,
répondit-il. Du moins, je ne puis me rappeler
dans le moment, si j'ai oublié quelque chose."

—L'Est, disait un professeur à ses élèves, est
différent de l'Ouest. Par exemple, les orien-
taux, se déchaussent en entrant dans une place
sacrée; les habitants de l'occident ôtent leur
chapeau! Deux extrêmes qui ne se touchent pas.

NE JAMAIS REMETTRE AU LEN- DEMAIN

La dame (samedi matin).—L'éturgeon d'hier
n'était pas frais du tout.

Le marchand.—C'est bien votre faute; si vous
l'aviez pris le lundi que je vous l'ai offert! Il
était superbe.

GÉOGRAPHIE MODERNE

Le professeur.—Vous ne prétendez pas que
la géographie est supérieure à la nôtre?

Le maître.—Certainement oui. Dans la nôtre,
l'Afrique, par exemple, plusieurs cours
n'ont pas encore été découverts.

A la fourche des quatre chemins



Jeune dame attendant quelqu'un.—Mon ami, vous
n'auriez pas passé en route un vélocipédiste?

Latulippe.—Allons donc, me prenez-vous pour une
machine à vapeur.

LES DOUCES SOUVENANCES

L'ami (fumant son cigare).—Mon cher, tu ne
peux croire comme le souvenir de mon premier
cigare m'est resté, quand papa me surprit au
moment où je l'allumais!

Jules.—Je suppose qu'il ne manqua pas de te
punir.

L'ami.—Oui; il me força de le fumer jusqu'au
bout. Oh! quand j'y pense!

PASSÉ BRILLANT

Louis Beaubec.—Vois-tu ce vieillard là-bas,
tout courbé, les cheveux blancs et les vêtements
en guénille?

Paul Cassepoil.—Oui; n'est-ce pas qu'il fait
pitié?

Louis Beaubec.—Eh bien! il fut un temps où
il habitait une des plus grandes bâtisses du pays.

Paul Cassepoil.—Pas possible! Le pauvre
homme!

Louis Beaubec.—Oui; et comme architecture,
ce palais ne laissait rien à désirer.

Paul Cassepoil.—Où était-ce donc?

Louis Beaubec.—C'est du temps qu'il faisait
ses dix années au pénitencier de Saint-Vincent
de Paul.

D'ACCOMMODEMENT



Le tailleur à son client, l'entrepreneur de pompes funè-
bres.—Je suis las de vous attendre. Payez-moi ou je...

L'entrepreneur de pompes funèbres.—Ta, ta, ta! Vous
n'avez rien à craindre avec moi. Je ne puis pas, il est
vrai, vous donner d'argent; mais je vous paierai en
marchandises.

UN HOMME DE DEVOIR

Le voyageur (indigné).—Garçon, la manche
de votre habit trempe dans la soupe!

Le garçon.—Oh! ce n'est rien, monsieur; elle
était sale. Que prendra monsieur ensuite?

LES RÉSULTATS IMPRÉVUS

Jeune fille romanesque de la campagne.—Je
vais écrire mon nom et mon adresse sur un de
ces œufs avant qu'on ne les porte au marché. Qui
sait, si quelque galant ne me répondra pas?

Le petit garçon (quelques semaines plus tard).
—Maman, viens donc voir, il y a un nom d'écrit
sur cet œuf: "Louise Petillot, village Sait-
pasou."

La maman.—Ah! bah! Incroyable! Je n'au-
rais jamais cru qu'on aurait fini par apprendre
aux poules à signer leur nom.

SE DÉFIER DES APPARENCES



La poule croyant parler à une oie.—Ote-toi de là,
espèce de mal chaussé, ou bien je...



Le pélican.—Comment!

RIEN COMME L'EXPÉRIENCE

La jeune mariée (en veine de confidences).—
Ma chère, quel tracas avec ma cuisinière! Je ne
puis jamais la faire lever avant sept heures et
demie.

L'amie (femme d'expérience).—Fais comme
moi; dis au laitier de flirter un peu avec elle;
et comme il passe généralement à six heures,
tu peux être certaine que ta cuisinière sera toujours
debout pour lui ouvrir la porte à temps.

OH! LA LOGIQUE!

Le juge.—Alors vous dites que le prisonnier
vous a volé votre bourse!

Le plaignant.—Je ne pas cela exactement,
mais je dis que s'il ne m'avait pas tant aidé à la
trouver, je ne l'aurais pas encore.

DANGER MITIGÉ

La mère.—Que je suis contente de vous voir.
Je croyais que mon petit Lucien avait avalé une
pièce de cinquante sous.

Le médecin.—Il ne l'a pas fait?

La mère.—C'est seulement un gros deux sous.

DÉJÀ MOQUEUR

Melle Delaquarantaine.—Dire que ceci est le
bébé de Blanche! Entendez-vous? Il dit: "Man,
man, man;" je parie qu'il me prend pour sa
mère.

La bonne.—"Man, man," c'est le bébé qu'il
donne à sa grand-mère.

CONSEILS AUX FIANCÉS

AUX HOMMES

Si vous croyez que la femme n'a pas la tête aussi bien équilibrée que l'homme, n'allez pas plus loin.

Si vous avez choisi une personne uniquement pour sa beauté, sans égard pour ses autres qualités, halte-là ; vous êtes sur la mauvaise voie.

Si vous êtes d'opinion qu'il ne faut qu'une tête pour gouverner une maison et que vous êtes résolu que cette tête sera la vôtre, remettez indéfiniment le jour du mariage.

Si vous ne voulez pas parfois dîner à la bonne franquette, restez garçon.

Si vous êtes d'opinion qu'après le mariage l'homme et la femme ne doivent faire qu'une seule et même personne et que vous devez être seul cette personne-là, dépêchez-vous d'envoyer vos excuses à votre future.

Si vous entendez vous soigner mieux que votre femme, il ne faut pas en prendre.

Si jusqu'à ce jour vous n'avez pas pu vivre heureux étant seul, n'essayez pas de rendre une autre personne heureuse.

Si vous croyez que tout ce qui vous reste à faire pour l'entretien de la maison, est d'en solder les comptes, gardez-vous de cette chimère.

Si vous êtes de ces gens qui s'imaginent qu'ils sont obligés de dépenser chez l'aubergiste du coin dix par cent de leurs revenus, au nom du ciel ne vous mariez pas.

Si vous vous imaginez que le laisser aller et le sans-gêne suffisent à la maison, s'il en est temps encore, n'essayez pas d'avoir un chez vous.

Si vous croyez faire plaisir à votre femme en lui disant à tout moment que ses gâteaux, ses tartes et ses petits plats ne sont pas ceux que vous faisait votre mère, n'allez pas plus loin, rompez au plus vite.

Si vous prenez une femme pour sa belle tournure, il serait sage de votre part de surveiller de très près sa nourriture.

AUX FEMMES

Si vous allez épouser un homme pour ses beaux yeux, ne soyez pas surprise s'il noircit les vôtres de temps à autre.

Si vous mariez pour la fortune seule, vous ne pouvez vous attendre à autre chose qu'à ce que l'argent peut acheter.

Si votre seul but en prenant mari, est de pouvoir vous émanciper davantage, ne soyez pas surprise si le mari suit votre exemple.

Si vous vous mariez dans le seul but de dépêcher votre famille, souvenez-vous que votre mari ne fait pas partie de votre famille.

Si vous y allez, les yeux bandés, n'allez pas jeter les hauts cris, lorsque vos yeux s'ouvriront à la réalité.

Si vous prenez un homme pour en faire un saint, vous devrez déployer tout le zèle et la patience d'un missionnaire.

Si vous vous imaginez qu'avec un livre de cuisine et une bourse bien pleine, vous pouvez contenter les goûts d'un mari, vous êtes bonne tout au plus à être enfermée entre les quatre murs d'un cloître.

Si vous aimez la danse avec passion, choisissez pour mari un professeur de danse.

Si vous vous êtes mise dans la tête que le bon Dieu bénira votre ménage, parce que vous avez accroché quelque part dans la maison une inscription à cet effet, faite de vos propres mains, vous courez au-devant d'une cruelle déception.

Si vous ne vous sentez pas assez de force d'âme et de courage pour supporter la misère et vivre pauvrement, ne vous mariez pas à un homme riche.

Si vous aimez la toilette, le tapage et la parade, si vous avez du goût pour la frivolité de la vie, n'allez pas épouser un homme ; prenez plutôt quelque chose qui ressemblerait à une femme.

Si vous êtes sous l'impression que la vie conjugale est plus commode que du temps de votre mère, parce que vous pouvez aujourd'hui vous retirer dans une maison de pension et envoyer blanchir votre linge au dehors, vous n'êtes pas mûre pour le mariage.

Si vous êtes à votre quatrième engagement, vous feriez bien d'attendre encore six mois ; pendant ce temps il est très possible que vous en contractiez un autre.

Si vous êtes d'opinion que les maris ressemblent aux héros des romans que vous avez lus et qui échauffent votre imagination, vous feriez bien, avant de vous décider, de vous informer quelle sorte de vie mènent chez eux les auteurs de ces livres.

Si vous vous mariez dans le but de mettre à exécution quelques-unes de vos théories à vous, vous feriez bien de les discuter d'abord avec celui sur lequel vous désirez expérimenter.

Si vous êtes pour épouser un homme par pure reconnaissance parce qu'il vous aurait sauvé la vie, il est bon de vous arrêter et de vous demander si ce n'est pas payer trop cher le service rendu

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Lorsque votre prétendu vient vous rendre visite, ne gardez pas pour lui seul toutes vos gentilles.

Faites-le entrer sans crainte là où est réuni le reste de la famille. Que la conversation soit générale, que la causerie, la musique, les jeux même se fassent en commun.

Après cela, vous verrez que les quelques instants qu'il pourra passer tout seul avec vous, avant le départ, n'en auront pour lui que plus de charmes et vous lui semblerez la plus séduisante petite créature au monde. Ne vous y trompez pas, les hommes sont beaucoup plus observateurs qu'ils n'en ont l'air et celui qui vous fera le meilleur mari est, sans contredit, celui qui saura apprécier votre attention pour les vôtres ; il saura que, comme vous occupez déjà dans la maison paternelle un poste important où votre influence se fait sentir, vous êtes déjà mûre pour occuper ailleurs la première place et en devenir la grande figure centrale.

Ne dites donc jamais que vous ne pouvez vous attendre à ce qu'un homme épouse toute votre famille. C'est vulgaire au dernier point. Au contraire, vous vous y attendez, vous le voulez même, si vous êtes une bonne fille et une sœur aimante. Vous voulez qu'il ne fasse qu'un avec vous, que vos sympathies et vos affections soient toujours les mêmes, vous prenez son nom pour votre et par là même vous assumez certaines responsabilités en autant du moins que son monde à lui est concerné. Vous êtes maintenant l'un à l'autre, votre amour est incommensurable, mais vous n'avez pas le droit de vous isoler et de prétendre que vous n'avez pas de devoirs à accomplir en dehors de chez vous. Si vous agissez de la sorte, vous ne seriez qu'une mesquine et une égoïste, et vous êtes bien trop jolie pour vous condamner à jouer pareil rôle. Ainsi, souvenez-vous lorsque votre bel Adonis arrive, que la chaîne qui le rive à vous, se resserrera davantage, s'il y lit en caractères d'or : "Amour et égards pour tous les vôtres."

L'INTERPRÉTATION DES LOIS



I

La cliente railée. — Ainsi, vous pensez que j'obtiens des dommages ?
L'avocat, (avec enthousiasme). — Je vous réponds d'au moins dix mille dollars.



II

La cliente, (se défilant). — Merci, pour cette bonne parole, monsieur.
L'avocat, (désenchante). — Vous savez, dix mille piastres, c'est une manière de dire : il y a toujours le danger de perdre devant un juge ignorant.

LES GRANDES ÉPOQUES DE LA VIE



(Pendant la grand-messe)

Joseph paraît rent lous pour mettre la main sur le marchand qui lui a rendu ce col, quand sa belle est dans le banc suivant.

FEMMES ET CHATS

POURQUOI LA GÉNÉRALITÉ DES FEMMES AIMENT-ELLES LES CHATS

Les femmes en général ont un certain faible pour les chats. Ce penchant est inné chez la femme et ne fait que se développer avec l'âge. Il est vrai que plusieurs affichent la prétention contraire, mais au fonds c'est par pure crainte du ridicule attaché au dicton populaire : "Fille qui aime les chats coiffe Sainte Catherine." Laisant de côté cette fausse honte, il est incontestable que les femmes, vieilles comme jeunes, ont une prédilection pour les chats, à moins d'avoir pour eux en naissant, une aversion naturelle, de même qu'il y en a qui naissent avec une tache de vin sur le nez ou une touffe de cheveux sur les joues.

Les femmes ont d'ailleurs, plusieurs traits de ressemblance avec les chats, et elles n'ont pas besoin de s'en défendre. Ainsi, les chats sont cent fois plus caressants que les chiens ; ils sont sans contredit les compagnons fidèles des jeux des petits enfants, qui d'ailleurs les aiment plus que tous autres animaux.

Le chat, même en bas âge, endure beaucoup de mauvais traitements de la part des jeunes enfants, avec une patience angélique. Il se prête même à tous leurs petits caprices, et lors même que ces derniers leur font mal, il ne cherche pas à se venger ; de lui on dirait qu'il comprend que ses compagnons de jeux ne le font pas exprès.

Les chats, comme les femmes, sont très curieux, ce qui les porte à remarquer et même à examiner tout ce qu'il y a de nouveau dans la maison. Ils se fourrent les pattes et le nez dans les armoires, dans les commodes, dans les tiroirs, partout en un mot, à la première occasion qui se présente, occasion d'ailleurs qu'ils guettent et attendent, comme s'il s'agissait d'une souris. C'est tout bonnement la curiosité et non la timidité, qui les fait agir de la sorte, car les chats sont loin d'être timides. Ils ne sont pas, non plus, voleurs, à moins d'y être poussés par la faim.

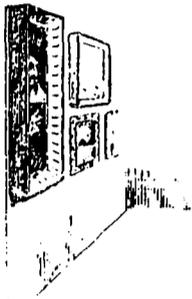
Tout le monde sait qu'un chat aime une place chaude et tranquille et étant par nature fort méthodique, il n'aime pas à être dérangé une fois qu'il a adopté un certain coin, qu'il considère sien. C'est ainsi que le chat se cherchera une place dans la maison et si on lui en donne une et qu'on lui permette de se l'approprier, il est parfaitement heureux et il saura vous en témoigner sa reconnaissance.

Les chats se font généralement remarquer par une propreté exquise, ils sont vaniteux, et éprouvent autant de plaisir à se faire une belle toilette que leurs maîtresses mêmes. Ils savent aussi

quand ils paraissent avec avantage et dès lors qu'ils se sont une fois vus dans un miroir, ils ne manqueront pas d'y retourner pour se laver le visage, lécher le poil, en se tortillant lentement la queue et en prenant différentes poses, devant la glace.

Il est facile d'élever un chat et de lui apprendre la propreté, lorsqu'il est encore tout petit, et cela sans le châtier, sans les gronder, car cela semble leur déplaire souverainement. Comme la

AMATEUR DISTRAIT



I
Le père Garleheu après avoir étudié le catalogue des tableaux.—Personnage historique par... Allons voir.



II
—Euh ! Hum !



III
(Pendant que mademoiselle de Laquarantaine vient prendre possession du même siège).—Parole ! Je vais, ma foi...



IV
—...l'installer dans mon petit...



V
...mid...!!! i... l... Oihioi!!! Murder!

L'ART DE VOIR DE LOIN



Le papa.—Ne joues plus avec les enfants du voisin de droite, Alfred ; joues avec ceux de gauche.

Alfred.—Pourquoi cela ?

Le papa.—Le voisin de gauche vient d'acheter une tondense ; et je veux l'emprunter pendant qu'elle coupe.

plupart des autres animaux domestiques, ils accompliront plus de choses par affection que par crainte. Un autre trait inné chez le chat comme chez la femme, c'est la jalousie. Ils sont jaloux des caresses de ceux qu'ils aiment, mais doués en même temps d'une certaine dose de fierté, ils s'efforcent de cacher leur jalousie.

Ne craignez donc pas, mesdemoiselles, par fausse prudence, de donner libre cours à vos penchants naturels et d'avoir votre petit chat à choyer. Il vous rendra au centuple votre affection et satisfera ce sentiment de beauté esthétique, qui est plus complet par cela même qu'il n'est ni forcé ni contraint.

FAUT-IL ÊTRE SENSIBLE AUX INSULTES

Le tigre, un jour, invita à dîner dame la chèvre. Celle-ci, toute fière et gonflé d'orgueil à la pensée qu'elle va partager le menu d'un si haut personnage, se pare de ses plus beaux atours et se rend à l'heure indiquée.

Le tigre.—Prendriez vous un peu de ces côtelettes d'agneau, ma bonne dame ?

La chèvre (toute rouge d'émotion).—Merci, mille fois ; mon médecin me défend de goûter de ce plat.

La pauvre malheureuse fut donc contrainte de manger par cœur ; mais en elle-même elle jura bien de se venger.

Dès que le repas de maître tigre fut terminé, celle-ci prétextait une course pressée, et partit aussitôt. Le fait est qu'elle avait hâte de se mettre quelque chose sous la dent ; ayant jeûné depuis le matin de la veille. Cependant avant de quitter son hôte, elle le remercia ; et avec tout le respect dû à un si important personnage, elle l'invita à prendre le dîner chez elle pour le lendemain soir. Le tigre accepta.

L'heure fixée arrivée, on se met à table.

La chèvre.—Puis-je vous offrir quelque peu de ces morceaux de fer blanc et de ces cordes à linge ?

Le tigre.—Je vous en remercie beaucoup ; mais mon médecin ne me permet pas d'en manger.

La chèvre.—Je crains que vous ne trouviez ce repas un peu maigre ?

Le tigre.—Oh ! pas du tout, j'ai ici tout ce qu'il me faut. Ce disant, il s'empara de la chèvre qu'il dévora à belles dents.

Cette petite fable est une répétition de l'histoire de tous les jours. Que de fois de petites gens, des employés, par exemple, se croient justifiées de ressentir une insulte de leur supérieur ?

L'ART DE SE DÉPRENDRE



I

Le propriétaire. — Misérable voleur ! Je te tiens.



II

—Tu ne m'échapperas pas.



III

Le gamin. — Ane pour âne, je préfère celui d'en bas.



IV

—Adieu, ma vieille branche !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Sous le couteau !

—Condamné, dans quelques instants la justice des hommes sera satisfaite. Avez-vous un désir à manifester avant de mourir ?

—Je voudrais connaître la composition du nouveau ministère.

—Mais c'est impossible avant...

—J'attendrai !

Chez un agent matrimonial :

—J'ai à vous offrir une demoiselle, fille unique, avec une très grande fortune... un peu louche, par exemple.

—La fortune, oh ! diable !

—Non, la demoiselle.

—Bon, dites-moi le chiffre de la fortune.

Bébé est un gourmand. On va l'emmenner dîner en ville. Naturellement, grandes recommandations de maman avec l'éloge de la sobriété. Et Bébé, de sa voix la plus câline.

—Sois tranquille, petite mère, je n'en redemanderai que deux fois !

—Julie, votre gigot n'est pas mangeable... On n'a jamais vu une viande aussi coriace.

—C'est la faute à Monsieur !

—C'est la faute à Monsieur !... Et comment cela ?

—Dame ! Monsieur m'a dit qu'il voulait un plat de résistance !

Un ouvrier est appelé pour faire quelques réparations urgentes dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui a de la méfiance, sonne sa femme de chambre et lui dit tout haut :

Françoise, emportez d'ici mon coffre à bijoux, et serrez-le dans la chambre à côté.

L'ouvrier retire aussitôt de son gilet sa montre et sa chaîne, en les remettant à son apprenti :

—Pierre, lui dit-il, va porter ça chez le patron, il paraît que la maison n'est pas sûre !

Un promeneur rencontre un enfant qui flâne dans la campagne.

—Pourquoi, lui demande-t-il, ne vas-tu pas à l'école ?

—J'peux pas, m'sieu. J'sais pas lire.

Devant le lycée Descartes :

Un petit collégien à un grand :

—Dis-moi la définition d'un cousin ?

—Un peu moins qu'un frère.

—Et une cousine ?

—Beaucoup plus qu'une sœur.

Entendu sur la place Victoire, où deux voyous, un nain et un géant, se disputent :

Le nain. — Va donc, grand Judas !

Le géant. — Veux-tu te sauver, petit vasistas !!

Maître Z..., un jeune stagiaire, confesse son client :

—Vous pouvez tout m'avouer... Vous avez tué cette femme pour onze francs ?

—Pardon, mon défenseur, pour douze...

—Pas même de quoi payer votre avocat !

Un nègre fume une pipe d'une blancheur immaculée.

Passé un gavroche qui s'écrie :

—Ah ! mince, alors, c'est la pipe qui fume et c'est lui qui se culotte !

Au jeu des petits papiers, dans un salon de Londres :

—Où trouver une tête de femme abritant des secrets et ne les révélant pas ?

—Sur un timbre-poste.

Une cuisinière accourt chez l'épicier :

—Vite, je suis pressée, donnez-moi du riz, du meilleur, pour mon maître. J'ai juste le temps de le faire crever !

Le chien est l'ami de l'homme, disait hier quelqu'un devant Calino.

—L'ami... l'ami... réplique l'illustre gâteux, excepté, toutefois, en temps de révolution.

???

—Mais oui... les meutes !

HOMME DE SERVICE



(Entre tramps)

Charles L'Affamé. — Toi ici, Fatigant ! Que fais-tu ?
Fatigant. — Je fournis des sujets de plaisanterie au SAMEDI.

Fin de conversation :

—Serez-vous à Paris, dimanche ?

—Le 1er mai !... Absent... Quelques travaux à la campagne... Mais ma belle-mère gardera la maison.

Dans la rue :

Deux hommes s'injurient, hurlent, puis se ruent l'un sur l'autre, grinçant des dents, les yeux hors de la tête, prêts à s'écharper.

Un passant crie :

—Eh ! les batailleurs ; il y en a un de vous qui perd son porte-monnaie.

Immédiatement les deux hommes se lâchent et se mettent à chercher par terre.

Oh ! l'argent !

Un cocher qui avait tué sa femme et sa belle-mère, passait en cour d'assises.

Les débats terminés, le président lui pose la question accoutumée : "Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense ?"

—Un seul mot, répond l'accusé, MM. les jurés prendront en considération que j'ai 33 ans et que c'est la première fois que ça m'arrive.

En famille :

—Madame, M. Cartardini ferait un excellent mari pour notre fille : par quel moyen pourrions-nous l'attirer plus souvent chez nous ?

Le fils :

—Oh ! ce n'est pas difficile, je vais lui emprunter cinq francs, il ne manquera pas de venir me les réclamer tous les jours.

Les enfants terribles.

Toto, à un de nos chausseurs :

—Dis donc, Monsieur, c'est-il vrai que tu te peignes avec du rasoir ?

Le comble du reportage :

Un de nos confrères de New-York, attaché à l'*Evening Telegram*, voulant se rendre compte des procédés policiers et médicaux employés à l'égard des victimes d'accidents feignit de se trouver mal dans la rue.

On le transporte à l'hôpital, où une véritable torture commence. Les médecins, diagnostiquant à vue de nez un cas d'hypnotisme hystérique, pincant, gisant le malheureux, lui enfoncent de longues aiguilles dans les chairs, lui brûlent même la plante des pieds.

L'héroïque patient supporte tout et, une fois sorti des mains de ses tortionnaires seulement, proteste contre le corps médical, en demandant "qu'on n'expédie plus que des morts aux hôpitaux new-yorkais !"

Lu sur un immeuble appartenant, sans nul doute, à un propriétaire soucieux d'assurer la sécurité de ses locataires et la rentrée de ses loyer :

EAU, GAZ ET ANARCHITES

A tous les étages.

UNE EXPÉRIENCE RISQUÉE



I
Le gamin qui ne voit que l'arrière de la tête du baigneur. — Rapporte-t'il les bâtons, madame?
Madame Urbain. — Essaie-le.



II
Monsieur Urbain sortant de l'eau. — Polisson, tu vas passer par la police!

QUEEN'S THEATRE



La troupe Miller-Calhoun est destinée à faire une excellente saison d'été parmi nous.

Ce sont d'ailleurs les vœux du public amateur.

La charmante opérrette de Franz Von Suppé "Boccaccio" a été donnée, lundi soir, avec brio et un entrain vraiment surprenants.

La troupe Miller-Calhoun a fait des progrès d'ensemble, réellement merveilleux.

Mlle Julia Calhoun, rôle de "Boc-

caccio" poète et romancier, a rendu justice à sa tâche.

MM. Adolphe Mayer, rôle de "Leonetta," Chas J. Campbell, rôle du prince "Pierre" de Sicile, Tom Martin et Douglas Flint ont fait merveille.

La salle du Queen's Theatre était bonne.

Mais les honneurs de la soirée ont été décernés à Mlle Gilman, rôle de la princesse "Fiametta."

Elle s'est révélée comme grande actrice. Dans les rôles secondaires, comme dans les premiers rôles, son jeu est remarquable pour sa souplesse et sa vérité. D'ailleurs, les charmes personnels de cette actrice lui donnent un grand avantage.

Le Queen's soutient son excellente réputation et il n'y a pas de doute qu'avec une forte troupe comme celle qu'il possède, il aura le patronage qu'il mérite.

Voir l'annonce.

CURIOSITÉS DU VISAGE

LE CÔTÉ GAUCHE EST LE PLUS JOLI, MAIS LE CÔTÉ DROIT LE PLUS CARACTÉRISTIQUE

Je me trouvais, l'autre jour, dans l'étude d'un photographe bien connu. J'étais en compagnie d'un artiste, qui attira mon attention sur une singularité des portraits accrochés aux murs. Les belles femmes y abondaient; les enfants aussi et des hommes dans toutes les poses et toutes les toilettes imaginables.

— As-tu jamais remarqué, me dit-il, que neuf sur dix des portraits que nous voyons, ne montrent que le côté gauche du visage?

— Non, lui dis-je, je n'y ai jamais fait attention et je ne puis concevoir pourquoi il en est ainsi.

— Il y a pourtant pour cela une excellente raison, qui provient de ce que dans la plupart des cas, le côté gauche du visage est celui qui paraît avec le plus d'avantage. Tous les photographes le savent et en prennent leur profit. Regardez maintenant dans la salle et constatez par vous-même si ce que je viens de vous dire n'est pas le cas.

Un examen attentif des portraits dans la salle me fit voir en effet que mon ami avait raison. Dans toute l'étude, il y avait à peine dix portraits, pris du côté droit, et ils étaient loin d'être flatteurs.

— D'un autre côté, continua l'artiste, si vous voulez vous rendre compte de la force réelle et du caractère du visage d'une personne, étudiez le côté droit, le côté laid, comme les peintres l'appellent parfois. Vous trouverez que les lignes y sont prononcées et dures, avec chaque défaut accentué, tandis que du côté gauche, tout est adouci et le visage paraît avec plus d'avantage.

— Si vous avez raison de soupçonner qu'un homme vous triche ou vous trompe, tenez-vous

à sa droite et examinez attentivement l'expression. Jamais acteur quel que qu'il soit, n'a encore réussi à cacher les marques de sa personnalité individuelle, qui sont pour ainsi dire gravées par la nature pour celui qui veut étudier le côté droit du visage.

THÉÂTRE ROYAL

"ALONE IN A GREAT CITY"



La chaleur n'empêche pas le public d'assister aux représentations du Royal. Tous les soirs les spectateurs sont nombreux pour applaudir "Alone in a great city," un mélodrame empoignant d'intérêt, et dont les scènes sont bien agencées pour développer une émotion intense. Sequestration, vol, assassinat, tout concourt à charmer l'auditoire.

Des décors très riches ajoutent à l'agrément du spectacle. Mentionnons spécialement le décor du second acte: une grande ville; celui du quatrième et du cinquième acte.

M. Gustavus Clarke s'est montré un artiste consommé. Il joue avec beaucoup de naturel et de vérité. Delles Linden, Keith et Renard, ainsi que les divers acteurs ont aussi obtenu un succès bien mérité.

La semaine prochaine "Turner's Burlesque Co., and Vaudeville Stars."

UNE VIE ABRÉGÉE



Le monsieur qui visite un centenaire. — Et vous pouvez vous rappeler les massacres de 1892?

Le centenaire. — Comment, si je me les rappelle! J'étais du bord des victimes. La peur a, ce jour là, abrégé ma vie de vingt ans.

UNE APPARITION



Madame Urtot, (revenant du marché). — Qu'est-ce que c'est que cela? Un revenant?

Alfred. — Non, maman, c'est Lucien qui est tombé dans la pâte.

ROSSARDS



Les s'appelaient Fricot et Laplote.

C'étaient deux grands diables de Bellevillois, tous deux longs, minces, dégingandés, sales comme des peignes et voyous jusqu'à l'âme. Soldats de la même fournée, ils s'étaient flairés tout de suite, et dans la poignée de mains qu'ils avaient échangée sans même se connaître, sur le simple aperçu de leurs phy-

siologies, ils avaient conclu le pacte d'une éternelle amitié et d'une confiance illimitée en leur mutuelle crapulerie.

La première preuve qu'ils s'en donnèrent fut de tomber tous les deux à la fois sur un copain qui les avait traités de bleus, et de lui administrer une commune râclée qui le fit entrer d'emblée à l'infirmerie régimentaire, tandis qu'eux-mêmes entraient à la salle de police comme ayant célébré de façon trop brutale leur arrivée à l'escadron.

L'avenir répondit à ce brillant début. On le comprendra quand j'aurai dit qu'ils quittèrent le régiment sans avoir couché dans leur lit une seule fois.

Condamnés aux durs travaux par leur situation de prisonniers perpétuels, ils passaient leurs journées dans les cours du quartier, en pantalon de treuillis et blouse, la toque d'écurie sur l'oreille, poussant éternellement devant eux une brouette qu'ils avaient soin de laisser éternellement vide, s'arrêtant tous les trois pas pour contempler, de leur air calme de rentiers, les camarades qui membraient, et comme ça jusqu'au moment où l'adjudant Flick leur tombant sur le poil, rouge de rage, les poings serrés, hurlant : "Qu'est-ce que vous faites là à bâiller comme de grosses huitres ? Voilà huit jours que je vous dis d'enlever ce tas de cailloux qui est devant la salle du rapport ! Vous ne voulez pas en fiche un coup, espèce de rosses ! Vous vous prenez pour des artistes. Allons, en route, et plus vite que ça ! Ils repartent alors tranquillement, sans se presser, en sifflotant un petit air, toujours précédés de leur brouette et suivis de l'adjudant Flick qu'on entendait, d'un bout à l'autre des baraquements, crier jusqu'à s'égosiller :

— Vous avez beau être de la classe, allez ; vous n'y couperez pas de cinq ans de biribi.

Et de fait, il eût bien donné la moitié de son traitement pour les prendre en flagrant délit d'outrages à un supérieur ou de refus d'obéis-

sance devant témoins, ce qui lui eût procuré la douce joie de les voir partir côte à côte aux compagnies de discipline. Malheureusement, ce n'était pas chose facile, avec ces drôles roués comme des potences, et que, d'ailleurs, les officiers protégeaient sourdement, amusés de cette comédie.

De temps en temps, l'adjudant Flick, en cherchant ses deux "pierrots," las de pousser des brouettes vides, avaient purement et simplement fourré leurs toques dans leurs poches, rabattu sur leurs bottes le bas de leur pantalon et s'étaient donné un peu d'air. Ces bordées duraient six journées, au bout desquelles ils revenaient, fiers comme des paons, frisant la désertion de cinq minutes. On leur flanquait quinze nouveaux jours de prison, qui venaient s'ajouter aux autres.

Mais ce qui jetait l'adjudant Flick au comble de l'exaspération, c'était la scène du tabac, que les deux soldats, en dépit de toutes les mesures, trouvaient moyen d'entrer dans leur cachot, par quel prodige, on n'en sait rien. Invariablement, chaque soir, un instant avant le bouciage, Flick les faisait entrer au poste, les faisait se déshabiller, fouillait leurs poches, leurs souliers, leurs doublures, et ne les mettait enfin sous clef qu'après avoir soigneusement inspecté les coins et recoins de leur prison, où, non moins invariablement, il les retrouvait cinq minutes après fumant chacun leur cigarette. Alors, il devenait comme un fou, et, piétinant l'écume aux lèvres :

— Cré nom de nom de nom de nom, beuglait-il, voilà encore que vous fumez !

Mais eux, sans se troubler le moins du monde et sans même se donner la peine de cracher leurs bouts de cigarettes :

— Nous ne fumons pas, mon lieutenant.

— Comment, tas de rosses, vous ne fumez pas ! Vous osez soutenir que vous ne fumez pas quand

vous me lancez toute votre fumée en plein nez. Donnez-moi votre tabac tout de suite, ou je vous fais passer au conseil.

Très tranquilles, Laplote et Fricot se regardaient :

— T'as du tabac, toi ?

— Pas du tout.

Et en chœur :

— Nous n'avons pas de tabac, mon lieutenant.

Ils ne sortirent jamais de là, même le jour où le malheureux Flick, définitivement anéanti et renonçant à prolonger la lutte, leur proposa de lui dévoiler leur cachette contre la levée des innombrables années de prison qui leur restait sur la planche.

**

L'adjudant Flick s'était juré de les faire crever à la peine. et, en réalité, il n'épargnait rien pour arriver à ce dénouement.

Une nuit—ceci se passait dans une ville de l'Est, pendant le terrible hiver de 1879—il se

LES US ET COUTUMES



Cérémonie que les hommes n'ont jamais pu comprendre.

leva à trois heures du matin, alla prendre les clefs de la boîte au corps de garde, entra, le falot à la main, dans la prison où les deux pauvres diables ronflaient, collés l'un près de l'autre pour donner moins de prise au froid, et brutalement :

— Allons, les deux rosses, debout !

Laplote et Fricot ouvrirent chacun un œil, puis, sans se déranger :

— Qu'est-ce qu'y dit, celui-là ?

— Je vous dis de vous lever, et plus vite que ça !

— Pourquoi donc faire faut-y qu'on se lève ?

— Pour aller, reprit l'adjudant, casser la glace des réservoirs. Là-dessus, assez causé : debout !

Les prisonniers se mirent à rire :

— Debout à trois heures du matin ? Ah ! *miracache*.

— Vous ne voulez pas vous lever ? fit le sous-officier que la rage commençait à prendre.

Fricot leva dédaigneusement les épaules :

— Flanque-le donc à la porte, Laplote, il nous embête, celui-là !

Flick, aveuglé par la colère, allait tomber dessus à coups de poings, quand brusquement il se calma. Le cas de conseil, ce rêve de ses nuits et de ses jours, venait de se produire tout à coup sous la forme d'un refus formel d'obéissance ; et, plus doucement, scandant ses mots :

— Laplote, Fricot, dit-il, faites bien attention : vous refusez formellement de vous lever ?

— Absolument, répondirent les deux hommes.

— Vous refusez formellement, c'est bien entendu ?

— Formellement ! Fichez-nous la paix.

Flick comprima les battements de son cœur ; les deux "pierrots" étaient pincés, et il ne restait qu'à faire constater le refus par témoin.

— Brigadier de garde ! cria-t-il.

Le brigadier accourut, et, en sa présence :

— Pour la dernière fois, reprit Flick, Laplote et Fricot, vous refusez de vous lever ?

Alors Fricot et Laplote se dressèrent, et avec une grande douceur, tandis qu'un étonnement profond se peignait sur leurs visages :

— Non, mon lieutenant ! Mais pas du tout, nous nous levons avec empressement, au contraire ; le brigadier peut le constater. Cristi ! il n'a pas l'air de faire chaud, ce matin.

Six mois après, ayant achevé leur congé, ils quittaient le quartier, et pour tout de bon cette fois, poursuivis dans la rue des "tas de rosses" de l'adjudant.

Je ne les ai jamais revus,

Ce dont je me flatte d'ailleurs.

GEORGES COURTELINE.

LE FAVORI



Une bonne manière de faire manger de l'avoine.

LES PETITS SECRETS DU JOURNALISME



— Hélas ! se disait le journaliste, comment me défaire de cet animal qui persiste à me lire ses correspondances ?



— Il me fait mourir.

II



— Si j'essayais ce fauteuil à ressort ?

III



— (A son contributeur obstiné.) Enchanté de vous revoir ! Veuillez accepter ce siège.

IV

(Le lendemain.)



— (A part) Attends un peu, mon bonhomme.

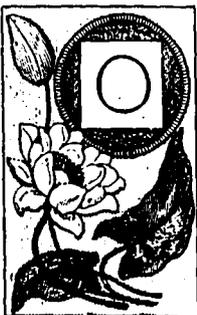
V



— Malheur ! A travers une vitre de cent dollars !

VI

L'ANNIVERSAIRE DU DOCTEUR



Il était au printemps, un printemps maussade, pluvieux, égayé seulement par de rares éclaircies de soleil. Le ciel mettait un malin plaisir à déverser des torrents d'eau sur les malheureux promeneurs. Un dimanche, après-midi, vers les quatre heures, une foule pressée revenait du Bois chassée par des ondées successives, et se répandait dans toutes les avenues qui bordent la place de l'étoile.

La tranquille rue de Tilsitt avait, ce jour-là, une animation inusitée. Des équipages se succédaient, déposaient leurs propriétaires devant le no 2 et allaient stationner, soit dans l'avenue de Wagram, soit à l'avenue Friedland.

C'était fête chez la marquise de Livrant. Elle offrait à ses invités une matinée musicale. Le grand salon, orné pour la circonstance, réunissait une foule choisie, le dessus du panier de l'aristocratie parisienne et étrangère.

Les dames en élégantes toilettes de soirées, les messieurs en habit, formaient un coup d'œil charmant.

Sur une estrade improvisée, décorée de riches draperies et de plantes exotiques, les articles apparaissaient, salués par un murmure flatteur, en cens de bonne compagnie, que le monde décerne à ses idoles.

C'était d'abord Paderewski, le célèbre pianiste, qui exécuta brillamment, avec une maestria incomparable, le *Roi des Aulnes*, de Schubert Lizzi. Il fut couvert d'applaudissements par les auditeurs enthousiastes.

Une chanson espagnole, de Cristofara, exécuté par le mandoliniste Kahne, l'artiste à la mode des salons parisiens, fut particulièrement goûtée. Cet instrument est enchanteur, quand on peut en tirer des sons aussi prodigieux que l'habile artiste sait le faire.

Une jeune femme pâle et brune, aux grands yeux expressifs, fit entendre une superbe voix de contralto, aux tons chauds et moelleux, dans l'arioso du *Prophète*, de Meyerbeer.

Elle eut un succès fou, et chacun voulut connaître le nom de la nouvelle étoile, digne de figurer sur une des plus grandes scènes lyriques de Paris.

L'étonnement fut à son comble quand on apprit que cette charmante personne était mademoiselle Angeline, l'institutrice des enfants de la marquise de Livrant.

Il n'y eut qu'une voix pour la féliciter et lui conseiller d'abandonner ses modestes fonctions pour se consacrer uniquement à l'art dans lequel elle venait de se révéler artiste de race.

Le sourire énigmatique avec lequel la jeune fille accueillait ces hommages rendus à son talent, et le regard qu'elle dirigea vers la marquise, imperceptiblement malicieux et railleur, donna à penser qu'il y avait quelque mystère dans cette jeune existence.

Le concert s'acheva dans les meilleures dispositions, et, sitôt après, la plus grande partie des invités se retirèrent, le dîner de ce jour-là devant être d'une intimité familiale.

Angeline était dans la maison de la marquise sur un pied d'affectueuse égalité.

Orpheline sans fortune, mais de bonne famille, instruite, douce et énergique à la fois, elle n'avait pas tardé à se faire une place à part, et à être appréciée pour tout ce qu'il y avait en elle de distinction native, de charme pur et virginal.

M. Worthon, célèbre docteur de Londres, grand ami de la marquise de Livrant, qui était elle-même d'origine anglaise, n'avait pu voir souvent la charmante institutrice sans s'éprendre d'elle.

Le docteur frisait la quarantaine ; il était veuf et avait deux enfants.

C'était un homme à tournure militaire (il avait été chirurgien-major de l'armée), de visage calme, débonnaire. Les yeux, surtout, profondément enfoncés sous l'orbite, avaient une grande expression de douceur et de sensibilité.

Certain que mademoiselle Angeline serait une mère dévouée pour ses deux petits orphelins, il n'avait pas hésité à lui offrir son nom.

Mais la jeune fille, peu flattée par cette recherche, pourtant inespérée dans sa position, avait opposé un refus formel à la demande de M. Worthon.

Celui-ci, depuis qu'il venait chez la marquise, s'était habitué à con-

LES TEMPS SONT DURS



Fido. — Qu'as-tu, Carlo, tu pleures ?
Carlo. — La vie n'est plus ce qu'elle était depuis que les tramps se défendent avec du poivre de Cayenne. Regardes-moi.

sidérer Angeline comme la compagne probable de sa vie.

Rien ne l'avait préparé à l'effondrement du rêve qu'il caressait depuis longtemps avec tant d'amour.

Aussi, le coup avait été rude pour une nature aussi aimante et sensible que celle de M. Worthon.

Depuis ce moment, une maladie de cœur, qu'il avait contractée au cours de ses campagnes, s'était aggravée. Il avait des étouffements, des pâleurs subites, et tout son corps frémissait quand il se retrouvait en face de cette sirène charmeuse dont le regard profond avait apporté le trouble dans son être moral, pourtant si parfaitement équilibré.

Ce qui augmentait sa douleur et ses regrets, c'était que ses enfants, le petit Richard et la mignonne Edith, adoraient la jeune institutrice, et que cette tendresse fût facilement devenue filiale.

La marquise de Livrant, qui lisait dans le cœur du docteur, n'eut pas de peine à obtenir ses confidences ; ce cœur loyal et généreux n'avait rien à cacher à son amie.

Madame de Livrant mit sur cette blessure du cœur, qui saignait douloureusement, le baume de son amitié. Elle parla d'oubli, d'un autre choix ; mais le docteur se récria, et la marquise, arrivée au bout de son chapelet, prit le parti de rire et de tourner en ridicule une telle passion chez un homme de l'âge et du caractère de M. Worthon.

Mais, au fond, elle était sérieusement inquiète, et elle n'avait rien eu de plus pressé que d'entretenir Angeline du secret qu'elle venait de surprendre.

— Réfléchissez, mon enfant, lui dit-elle avec bonté, une occasion peut-être unique se présente de réparer à votre égard l'injustice du sort, ne la repoussez pas. Un homme bon, estimable, riche qui vous aime profondément et veut vous créer une existence indépendante, cela vaut la peine d'y penser, à moins que M. Worthon ne vous soit antipathique.

— Ne le pensez pas, madame la marquise ; j'ai été touché par l'offre de cet homme généreux ; mais précisément à cause de tant de qualités, je ne puis accepter le sacrifice d'un avenir qui, sans moi, peut devenir glorieux.

— Voilà bien un raisonnement de fille orgueilleuse et fière ! Mais M. Worthon vous aime, et avec vous, c'est le bonheur pour lui, plus qu'il n'en faut pour consoler de vanités mondaines. Enfin, vous l'avez refusé, c'est votre affaire, ajouta madame de Livrant blessée, puissiez-vous ne jamais vous en repentir.

— Oh ! madame, fit Angeline, les larmes aux yeux ; pouvez-vous si mal interpréter mes paroles ! J'estime M. Worthon, et je l'aime plus qu'aucun homme qu'il m'ait été donné de connaître, mais je ne voulais pas lui imposer ma pauvreté et la honte de ma condition subalterne.

— Vous êtes une enfant, fit la marquise radoucie ; mais, sachez-le, le docteur a le cœur trop haut placé pour s'arrêter à de mesquines idées de convention sociale, et, si vous m'en croyez,

vous ne le désespérez plus par une rigueur injuste.

Cette conversation resta dans l'esprit de la jeune fille et l'amena à considérer sous un autre jour la question éternelle de l'âme humaine. Son cœur d'ailleurs se pliait facilement aux exigences de la raison et elle en arriva à écouter les conseils de la marquise qui plaidait avec chaleur la cause du docteur.

Il fut convenu que ce jour du dix mai, où on fêtait l'anniversaire de la dame de Livrant, et par une coïncidence heureuse celui de M. Worthon, on mettrait les petits cadeaux du docteur sous sa serviette et au milieu d'eux une lettre d'Angeline dans laquelle elle se disait enfin vaincue par tant d'amour, et de constance et consentait à unir sa vie à celle de l'homme généreux qui lui avait fait l'honneur de la choisir entre tant de charmantes femmes, ses égales à lui par le nom et la fortune.

On devine avec quelle impatience la marquise et Angeline attendaient le moment du dîner pour jouir de la surprise de l'excellent docteur. M. Worthon, dans ce jour de fête, paraissait encore plus triste que d'habitude. Il ne cessait de considérer Angeline, et lorsque la jeune fille, toute joyeuse de son triomphe, avait tourné vers lui un regard enivré, elle l'avait vu la tête ensevelie dans ses mains et courbé sous le poids d'un incurable chagrin.

— Encore un peu de temps, pensa-t-elle, et cette douleur se changera en joie. Comme il est bon de se sentir aimée ainsi ; et comme je vais le rendre heureux et l'aimer à mon tour pour toutes les souffrances que je lui ai causées.

Et un frisson de plaisir secoua ses belles épaules.

— Madame la marquise est servie ! fit le valet cérémonieux en ouvrant les portes à deux battants.

Le docteur tressaillit et se leva comme en rêve. Il offrit son bras à madame de Livrant, qui le plaisanta gaiement sur sa taciturnité.

Un instant après, tout le monde était placé. M. Worthon, à droite de la maîtresse de maison, avait en face de lui Angeline serrée dans sa robe de soie grise dont la nuance délicate faisait ressortir admirablement sa belle tête brune, fine et expressive.

D'un regard ému, elle suivait attentivement les mouvements du docteur, et lorsqu'elle le vit déplier sa serviette et jeter un regard étonné sur les objets qu'elle découvrait, elle sourit en regardant la marquise.

LA SENSIBILITÉ D'UNE QUEUE DE CHAT

I
Méditation de Minette.II
Distraction de Jarotte.III
Emotion de Penoule.

M. Worthon ne vit rien que la lettre d'une écriture qu'il connaissait bien et qui déjà lui avait brisé le cœur. Que disait celle-ci ?

Ses yeux troublés se relevèrent lentement et se portèrent interrogativement sur Angeline qui rougit et baissa la tête sur son assiette.

Incapable de résister plus longtemps à la fascination de ces caractères qui flamboyaient devant ses yeux, M. Worthon, par quelques phrases brèves et distraites, remercia la marquise et ses bons amis de leur souvenir de ce jour de fête, et il demanda pour quelques minutes la permission de se retirer dans le salon à côté.

— Allez, allez, docteur, fit la marquise en riant et revenez-nous guéri.

M. Worthon, redressant sa haute taille, se dirigea à pas précipités vers la porte qu'il ouvrit et referma soigneusement derrière lui.

Mademoiselle Angeline, de rouge était devenue pâle et un tremblement convulsif s'emparait d'elle. Madame de Livrant lui jeta un regard d'encouragement et continua à s'occuper de ses invités avec la grâce charmante qu'elle apportait dans ses devoirs de maîtresse de maison et qui faisait considérer son hôtel comme un des plus agréables de Paris.

Dix minutes, un quart d'heure s'écoulèrent, puis une demi-heure. Trois services s'étaient succédés et le docteur ne revenait pas.

Une inquiétude mal déguisée régnait à table. Les convives commençaient à soupçonner l'existence de quelque mystère.

A la fin, n'y tenant plus, madame de Livrant s'excusa auprès de ses hôtes et courut ouvrir la porte par laquelle le docteur avait disparu.

Mais aussitôt elle poussa un cri qui fit accourir tout le monde, Angeline en tête.

M. Worthon était étendu dans un fauteuil, la tête renversée sur le dossier et tenant dans la main droite la lettre de l'institutrice.

On crut à une syncope. Les soins les plus énergiques lui furent prodigués, mais ne purent le rappeler à la vie.

Un anévrisme l'avait emporté. Ses traits portaient encore l'empreinte du sentiment de joie qui l'avait saisi à la lecture de ces lignes tant désirées.

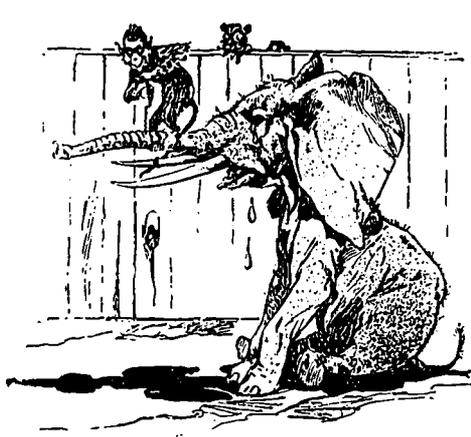
Le bonheur l'avait tué.

Cherchez maintenant, ami lecteur, parmi nos plus belles, nos plus célèbres cantatrices, le nom de l'héroïne de cette tragique histoire, vous le trouverez aisément.

Angeline a cherché dans l'art la seule consolation possible à son amour perdu.

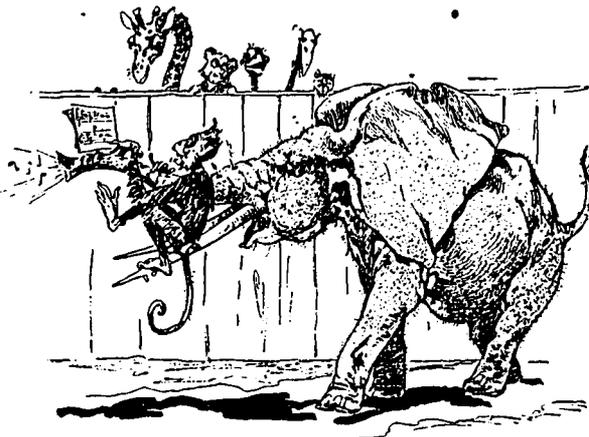
M. DE LYS.

AU PARC SOHMER



I

L'Éléphant au singe qui lui perce des trous dans la trompe.— Ohioi ! hioi ! hioi ! Il faut aimer la musique pour se laisser travailler de la sorte.



II

(Le jour du concert.)
Succès de rappel sur l'air de flûte : "Un éléphant se balançait".

LA GLOIRE DU PAYS

L'étranger.— Quel est ce garçon aux longs cheveux, qui semble n'avoir rien à faire ?

Le maire du village.— C'est le poète de la place. Tous les clubs se sont cotisés pour lui payer sa pension et ses vêtements.

L'étranger.— Où ses ouvrages sont-ils publiés ?

Le maire.— Ils ne sont pas publiés ! Il s'est arrangé pour qu'ils ne soient publiés qu'après sa mort, et nous essayons de le conserver aussi longtemps que possible.

MAGIE PAS TROP BLANCHE



I

Le magicien arrêtant un paysan au passage.—Pardon, mon ami ; vous jouissez d'une mine superbe. (Lui tirant une montre de la bouche) Vous voyez ! Je vous loue pour deux ans.

Le paysan.—Je ne pense pas.



II

(Chez le pharmacien.)

Le paysan.—Un vomitif, vite ! J'ai le corps plein de montres d'or ; il faut que je les rattrappe, avant que cet escogriffe me les ôte toutes.

VENGEANCE DE PRÊTRE



U moment où la cloche de... sonnait minuit, un homme s'arrêta devant l'église, regarda lentement autour de lui, et se blottit derrière la haie qui bordait la route.

Dans le ciel bas, des nuées grises flottaient indécises, éperdues, et disparaissaient soudain, emportées par le tourbillon de nuages amoncelés qui s'enfuyaient vers l'horizon. Par instant des éclairs découpaient dans la nuit leurs zigzags enflammés, tandis qu'au lointain le tonnerre roulait sourdement. Un orage grondait.

L'homme cependant s'était mis à genoux, et à travers une éclaircie du feuillage, il fixait les yeux sur l'unique fenêtre du presbytère dont le carré lumineux se détachait sur le mur sombre et décrépi de la vieille église. Au fond de la plaine le village dormait silencieux, dans la grande paix recueillie de la campagne, et cette lueur qui brillait là-haut, sur l'humble maison du Seigneur, semblait le contempler d'un regard assuré et protecteur.

Tout à coup le ciel s'embrasa, le tonnerre éclata dans la vallée, poussant un cri terrible, prolongé, en même temps qu'un immense souffle de tempête faisait courber les arbres et tressaillir sur sa base la vieille église, comme une aigle endormie qu'on réveille en sursaut. La fenêtre éclairée s'ouvrit brusquement, et, dans l'encadrement de la croisée, le visage pâle et austère du curé apparut. L'homme se plia, se ramassa sur lui-même et s'étendit en rampant le long de la haie.

Les yeux au ciel, la tête nue, les mains croisées sur la poitrine, le prêtre murmura une courte prière, et, descendant son regard extasié sur la plaine noyée, sombre, où reposait le village, il étendit les bras comme pour le bénir.

Quelques instants après la fenêtre se referma, et la lumière s'éteignit. Tout devint noir ; les éclairs seuls brillaient dans les ténèbres.

L'homme se releva souillé de boue, sortit de sa cachette avec précaution et, traversant la route sous la pluie battante, il atteignit la porte du presbytère. Retirant ses sabots, il saisit solidement de ses deux mains les barreaux de la grille et y grimpa avec l'agilité d'un écureuil en s'aïdant de ses pieds nus.

La tempête à ce moment soufflait avec rage, et l'homme se cramponnait pour ne pas être enlevé par la rafale qui lui cinglait la figure. Soudain un tintement clair, vibrant et cadencé résonna longuement dans la nuit. En escaladant la grille, le vagabond avait par mégarde posé le pied sur le cordon de fer de la cloche.

Effrayé, il repassa la jambe du côté de la route et se laissa doucement glisser à terre. Puis il mit ses sabots et attendit. La porte du presbytère s'ouvrit, et le prêtre, une lampe à la main, s'avança.

—Qui est là ? demanda-t-il.

—C'est pour les saints-sacrements.

Alors le prêtre traversa l'allée pierreuse qui coupait le cimetière, et, s'approchant de la grille, il éleva sa lampe pour apercevoir le visage du visiteur.

PEU ENCOURAGEANT



Lindor.—Savez-vous quelle a été la plus grosse erreur de ma vie ?

Lucette.—D'être né, je suppose ?

—Ah ! c'est toi, Pierre Bacou, dit-il en fronçant les sourcils. Qui t'envoie me chercher ?

Le paysan avait retiré sa casquette, et regardait craintivement le curé, qui, les yeux fixés au fond des siens, semblait y surprendre la vérité, et lire au fond de sa conscience.

—C'est la vieille Sidonie, qu'a reçu un coup d'ornement, et qu'a pas encore repris ses sens, répondit-il sans se troubler. Le médecin a dit qu'elle on réchapperait pas. Alors j'suis venu !

—C'est bien, dit le curé d'une voix forte, tu as bien fait. J'y vais. Entre un instant chez moi.

Et, sans le quitter du regard, il introduisit la clef dans la serrure et ouvrit un des battants de la grille. Le paysan entra.

—Pierre Bacou, dit le prêtre simplement, tu es un malhonnête homme et tu as menti.

D'un coup de poing, le malfaiteur abattit la lampe, et dans l'obscurité qui s'était faite soudain, une lueur brillante, d'un éclat métallique, passa rapide, suivie bientôt d'un hurlement de rage et de douleur.

—Assassin ! s'écria le prêtre, en arrêtant le bras qui s'était levé pour le frapper et en le broyant dans sa main nerveuse.

L'orage s'était apaisé, et le tonnerre grondait comme un écho lointain.

De la plaine montaient des effluves de verdure et des parfums de fleurs des champs écloses sous la pluie, mêlés à l'odeur âcre de la terre fraîchement remuée. Des arbres lavés, l'eau s'égouttait en modulations harmonieuses et les ruisseaux chantaient en bondissant sur les cailloux de la route.

Maintenant l'homme désarmé implorait sa grâce. Il avait dans les yeux tant de supplication, de lâcheté, de faiblesse, que le curé, plein de calme et de quiétude, desserra ses doigts de fer et lui lâcha le bras.

—Je pourrais, lui dit-il doucement, te livrer aux gendarmes. Le peu d'or qui me restait pour payer les frais de restauration de notre pauvre église t'attirait, n'est-ce pas ? Tu étais venu pour me tuer ; mais les mauvais sentiments qui s'agitent dans ton cœur se reflétaient sur ton visage, et, grâce au ciel, le sang d'autrui n'a pas rougi ta main. Demain je verrai ce qu'il me reste à faire. En attendant, viens demander à Dieu le pardon que plus tard tu demanderas aux hommes. Suis-moi.

Pierre Bacou, la tête basse, le bras meurtri, suivit le prêtre dont la taille imposante et la puissante carrure lui enlevaient toute idée de

lutte et de rébellion, A pas lents, ils gravirent tous deux l'escalier de pierre moussu qui conduisait au grand portail, puis ils s'arrêtèrent. Le curé poussa la porte et, se retournant vers ce paysan anéanti, lui montra du doigt la profondeur sacrée de l'église.

— Va prier, si tu le peux ! dit-il.

C'était une scène terrifiante et solennelle. La brute vaincue rampait au pied du maître, la cruauté et le vice s'amollissaient devant la bonté et la foi.

Pierre Bacou entra le dos courbé, et la porte massive se referma sur lui,

Le ciel s'était rasséréné. Les étoiles scintillaient à travers les nues légères et transparentes comme des voiles de mousseline, que souffles tièdes chassaient derrière les coteaux environnants.

Le prêtre, resté seul, joignit les mains et, élevant vers le firmament lumineux son regard inspiré et limpide, il eut un sourire doux et mystérieux, comme si Dieu lui était apparu dans sa rayonnante majesté.

**

A tâtons, d'un pas traînant et mal assuré qui grinçait sur les dalles sonores, Pierre Bacou marchait. La veilleuse qui scintillait dans un verre rose au-dessus du maître-autel, l'attirait insensiblement, et il allait à elle, les bras tendus comme vers une lueur de salut. Peu à peu, cependant, ses yeux s'habituaient à l'obscurité, il promenait autour de lui des regards inquiets, tremblant de voir sortir de l'ombre épaisse des bas-côtés, quelque apparition judiciaire et vengeresse. Quand il fut arrivé au milieu de la grande allée de la nef, il s'arrêta. L'immense paix qui descendait des voûtes lui mettait un peu de calme dans l'esprit, un peu de remords au cœur, et toute sa colère, toute son énergie, toute sa méchanceté s'envolaient ; il devenait bon. Alors, d'un geste

LE COMMIS PRATIQUE



Le commis. — Voici, madame, l'annonce que nous publions ce matin dans *La Clarinette*.

La Cliente. — Vous n'avez pas envie que je lise une colonne de journal ?

Le commis. — Au contraire, madame ; oui ! Le journal contient tout ce que je pourrais vous dire moi-même. Je vais luncher pendant ce temps-là.

lent, il porta la main à sa casquette, se découvrit et baissa la tête.

Mais soudain, comme si un souffle malsain et pervers eût passé sur lui et fait s'enfuir ses bonnes pensées, les instincts mauvais se réveillèrent, la bête indomptée encore se révoltait sous le joug, l'âme reprenait son impureté et sa noirceur. La liberté ! l'air vif des grands chemins, le soleil doré, les vastes horizons, la misère, le vol, le crime, mais la liberté ! Oh ! ces voûtes de pierres qui l'écrasaient, ces piliers qui semblaient être les immenses barreaux d'une immense cage, cette nuit et cette atmosphère de sépulcre qui l'oppressaient, ce christ Crucifié qui lui disait de mourir pour le rachat de ses fautes, quand il était si ardent de vivre. Oh ! non, la liberté ! la liberté !

D'un bond il courut à la porte. Enfer ! elle était fermée en dehors. Il poussa un cri de rage, et la frappa des poings, des pieds, du front pour la briser. Vains efforts. Il revint dans la nef en rugissant comme un fauve emprisonné, les membres meurtris, les ongles arrachés, une écume rougeâtre aux lèvres. Aveuglé par le sang qui ruisselait sur son visage, ivre de fureur et de haine, il saisit une chaise au passage, il la fit tourner au-dessus du Saint-Viatique et de la Chasse d'or.

Mais une voix grave, vibrant et impérative, s'éleva soudain.

— A genoux ! misérable, à genoux !

Le paysan terrifié resta le bras suspendu en l'air et la chaise qu'il brandissait s'échappa de ses mains. Les cheveux hérissés, la bouche largement ouverte, il plongeait dans les ténèbres ses yeux agrandis par la frayeur, fouillait tous les coins d'ombre, frissonnant d'une terreur superstitieuse qui le faisait claquer des dents.

Au bout d'un instant, la voix continua de nouveau, implacable, terrible maintenant ; elle remplissait l'église comme les puissants accents de l'orgue. On eût dit que, traversant la pierre, elle descendait du ciel.

— A genoux ! Pierre Bacou. Tu as déshonoré notre village par ta mauvaise conduite et ta paresse. On te hait, on te fuit. Les garçons de ton âge font un détour, lorsqu'ils t'aperçoivent, et les petits enfants se sauvent en te voyant passer. Tu ne vis que de vols, de maraudes et de mendicité. Le chemin du crime s'est ouvert devant toi, tu as pris le chemin du crime. A genoux ! A genoux !

Le paysan écoutait silencieusement et debout sur l'escalier du maître-autel, il courbait les épaules sous le poids accablant des paroles du juge. Il était calme maintenant, toute sa fureur était tombée. Une angoisse douloureuse lui serrait le cœur, et sa gorge se gonflait avec des spasmes nerveux, il étouffait. Oh ! s'il avait pu pleurer. Mais l'âme n'était pas assez amollie, l'écorce était trop dure et la bienfaisante rosée

DENT POUR DENT



Lui, (en furie). — Il n'y a pas une personne au monde qui ne regrette plus de s'être marié que moi.

Elle. — Pas une personne au monde ? Ne te vantes pas trop, mon cher ; tu n'as pas encore mon opinion.

du repentir s'infiltrait lentement, de même que l'eau du ciel répandue sur la surface du sol, pénètre peu à peu dans la pierre des rocs.

La voix se fit entendre encore, plus douce, cette fois, pleine d'une tendresse infinie, harmonieuse comme un chant de séraphin.

— A genoux ! Pierre. Prie pour ta mère qui dort seule et oubliée, près des murs sacrés de cette église. Prie pour celle qui a tant souffert, et qui n'a pas eu la consolation suprême de voir à son chevet son fils repentant. Prie pour celle qui t'aimait et que tu n'aimais pas. A genoux !

— Grâce ! grâce ! s'écria le misérable en joignant les mains.

— A genoux ! répondit la voix inflexible et inexorable.

— Grâce ! répéta-t-il encore, et fléchissant sur les jambes, écrasé par la honte et le remords, il s'agenouilla en sanglotant sur les dalles glacées. Tout ce qui restait d'humain dans le cœur gangrené du vagabond, venait de tressaillir. La transformation s'opérait. L'homme bon triomphait, et la sincérité du repentir effaçait la faute, de l'âme purifiée s'envolait vers les cieux dans une hymne sacrée de piété et d'amour.

Le prêtre avait accompli son œuvre, la nature allait commencer la sienne. Il quitta l'endroit obscur où il était caché, sortit de l'église sans bruit, et après avoir ouvert au large les deux battants du portail, il remonta chez lui, rêveur.

**

Quand le jour parut, l'église était déserte. Mais dans le petit cimetière qui l'entourait, sur une pierre grise dont le temps avait effacé l'inscription, un homme était accroupi, la tête entre les mains. Le ciel était infiniment pur, les oiseaux chantaient sous le soleil radieux, et l'homme, tout seul au milieu de ce silence recueilli du matin, s'écriait en sanglotant :

— Pardonnez-moi, ma mère, pardonnez moi !

C'était Pierre Bacou qui pleurait sur le tombeau de sa mère.

HENRY MOSÈS.

PAS DE CHANGEMENT

Madame Luvodemiol. — Les hommes sont bien changeants ; avant notre mariage tu n'allais pas au club aussi souvent.

M. Luvodemiol. — La belle histoire ! Il me fallait être chez vous tous les soirs ! Je ne suis pas plus souvent absent de chez moi maintenant qu'auparavant.

POSITIVE

Lui (à sa fiancée). — Êtes-vous certaine que je sois le seul homme que vous ayez réellement aimé.

Elle. — Parfaitement ! J'ai parcouru toute la liste encore hier soir.

LES AMOURS FIN DE SIÈCLE



Charles. — Mademoiselle, voulez-vous être ma compagne pour la vie?
 Julie. — Non, monsieur ; jamais.
 Charles. — Voulez vous être ma compagne pour la prochaine danse.
 Julie. — Je puis risquer cela.

GENDARME ET GARDE-CHAMPÊTRE

—
 PARALLÈLE
 —

RELATION D'UN GENDARME

Qu'impérativement, je demanderai la permission de répondre par réfutations collatérales aux observations subreptices et intempestives du nommé Jean-Pierre Pinceseec, de la commune de Bobigny-sur-Louche, Dinde de Loir, de laquelle commune le susnommé se dit garde-champêtre et se permet de placer le corps de la gendarmerie dont auquel j'ai l'honneur d'appartenir, dans un rang inférieur par rapport au sien dans les fonctions publiques.

Qu'allégoriquement, je lui dirai que si la propriété doit être respectée par tous et plus spécialement par ceuse qui n'ont pas de chaussettes à leurs pieds, la personne de ceuse qui peuvent se payer ce luxe particulièrement moelleux pendant l'hiver doit être encore mieux sauvegardée en vertu de la simple consigne qui dit qu'il est préférable de garder sa peau que son fourmiment.

Que, conséquemment, l'utilité du garde-champêtre, défenseur des biens ruraux, est notablement subalterne à celle du gendarme, protecteur de l'individuel des deux sexes, du gendarme que rien ne démonte dans le service de sa mission civilisatrice et symbolique, du gendarme qui est à la fois la sécurité et l'ornement de la commune et dont, comparative-ment parlant, le garde-champêtre ne se rapproche que comme la pomme de terre se rapproche de la rose.

Que péremptoirement, le nommé Pinceseec fait preuve d'une outrecuidance qu'on doit qualifier d'irrévérencieuse, lorsqu'il se permet de dire qu'il a le pas sur le gendarme et qu'il figure avant lui parmi les autorités constituées ; tandis qu'en fait et notoirement dans les cérémonies publiques et à

l'église, le dimanche, quand le serpent de la paroisse accompagne la messe, le gendarme, lui, garde son chapeau sur sa tête, pendant que le garde-champêtre retire sa coiffure comme tout civil ou inférieur, à l'exception du suisse, qui reste couvert par rapport à l'uniforme.

Qu'abusivement, le même marche-à-terre ose dire qu'il brave les périls de l'incendie, à la tête des pompiers, alors qu'au vu et au su de tout le monde, c'est toujours le brigadier de gendarmerie ou son supérieur qui occupe là, comme ailleurs, la place du danger et de l'honneur, de même que la tendance de ce dernier à se montrer moins indulgent que lui pour les ivrognes et les poivrots provient de ce que, contrairement au garde-champêtre, qui oublie parfois sa dignité de fonctionnaire, le gendarme, lui, ne se pique jamais le nez.

Que, conclusivement, le gendarme est au-dessus du garde-champêtre de toute la hauteur de son cheval et des vertus qui fleurissent dans son âme simple et droite comme les myosotis au bord d'une onde pure ; et que, collatéralement, le nommé Pinceseec est ni plus ni moins qu'un vaniteux pédant, réfractaire à toute civilité, lorsqu'il ne craint pas de dire que le garde-champêtre seul est grand.

Qu'autoritativement, je lui retorquerai qu'une telle prétention pourrait appartenir au gendarme, mais que celui-ci, modeste comme il convient à la force unie à la grâce, se contente de le foudroyer de son mépris et de former, avec ses collègues, le corps d'élite que la France admire et que l'étranger envie, l'une en se confiant à sa sagacité, l'autre en redoutant sa vaillance.

En foi de quoi j'ai signé après lecture.

ACHILLE CASSEPOIT,
 Gendarme à Grélineau-en-Bresse
 (Gloire et Plaisir).

(L'Arlequin.)

MAXIMES MATRIMONIALES

Dès votre première année de mariage, vous vous apercevrez que vous avez épousé un homme et non un ange. Attendez-vous, en conséquence, à trouver en lui quelques imperfections.

Ne le considérez plus du même œil, une fois mariée, qu'avant votre mariage.

Aussi longtemps que possible, laissez-le sous l'impression qu'il fait un excellent mari, et il s'efforcera de l'être.

Par occasion, laissez-le dire le dernier mot et croire qu'il en sait autant que vous ; cela flattera son amour-propre, et vous ne vous en trouverez pas plus mal d'admettre que vous n'êtes pas infailible.

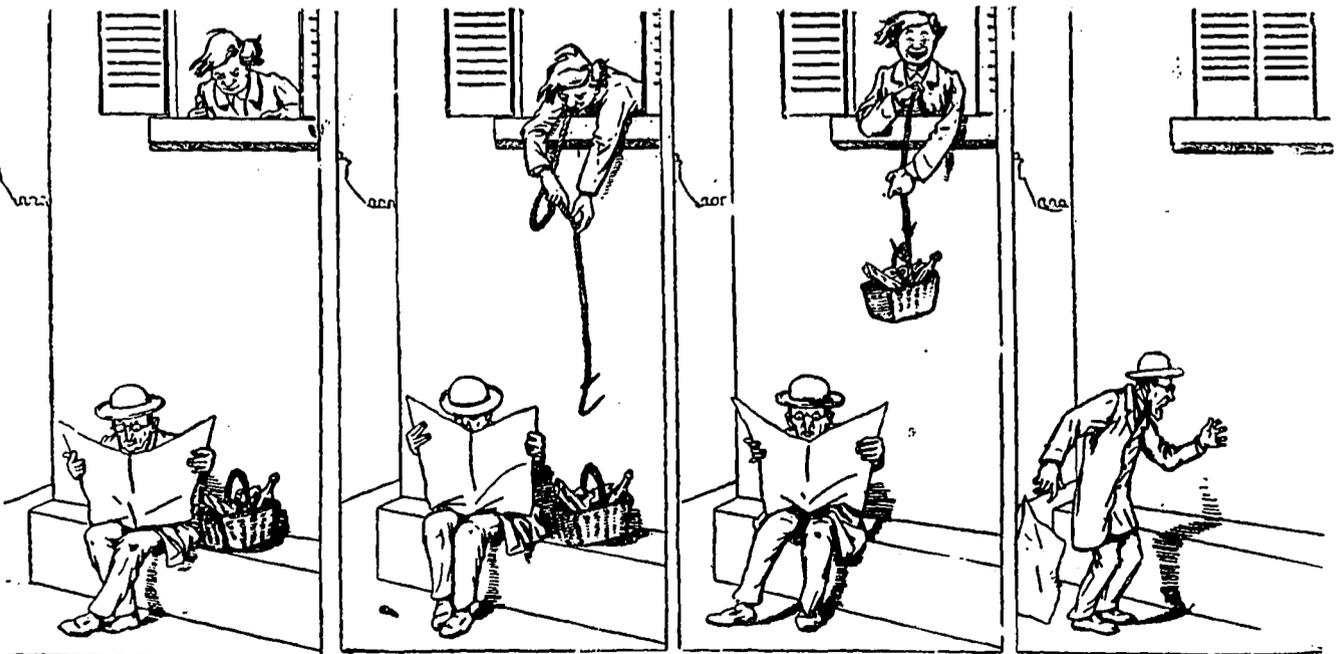
Soyez raisonnable. C'est, sans doute, vous demander beaucoup dans certaines circonstances, mais essayez toujours.

Lisez quelqu'autre livre que les livres de modes et souvenez-vous qu'il y a des choses plus importantes dans la vie que le dernier genre de chapeau.

Ne soyez pas moins courtoise et agréable avec votre mari, qu'avec des étrangers. Au contraire, faites de lui un compagnon, et tâchez de l'élever jusqu'à vous.

Même si votre mari manque de cœur, il est sûr d'avoir un estomac. Soyez donc assez aimable pour préparer ses repas avec soin ; cela lui fera trouver plus douces les chaînes du mariage.

EN ATTENDANT LE BATEAU



I
 Un bout de lecture.

II
 Un bout de corde.

III
 Un bout d'andace.

IV
 Un bout de surprise.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PROLOGUE—LA LÉGENDE

VI

(Suite)

Sans doute il fut plus satisfait de cette seconde pièce que de la première, car, au lieu de hocher la tête ainsi qu'il l'avait fait au rez-de-chaussé, un sourire plutôt triste que farouche se dessina sur ses lèvres à plusieurs reprises.

Son examen ne fut pas, du reste, de bien longue durée.

Il redescendit, éteignit sa lanterne, remonta dans son canot et se mit à ramer vigoureusement dans la direction par laquelle il était venu.

La nuit suivante, à la même heure que la veille, l'inconnu et sa barque arrivèrent de nouveau.

Cette fois, la petite embarcation était pesamment chargée.

L'homme à la barbe rousse passa plus d'une heure à transporter dans la Tour les différents objets qu'il avait apportés.

Il en fut de même pendant les six nuits suivantes.

La huitième nuit, l'inconnu, au lieu d'amarrer son canot comme de coutume, le fit glisser sur le pan incliné de la roche, l'attira à lui, et, le chargeant sur ses épaules, comme l'aurait pu faire un homme de force ordinaire, de l'un de ces esquifs en miniature qui servent de jouets aux enfants, il entra dans la Tour et il n'en ressortit plus.

Si quelqu'un avait alors pénétré dans la demeure maudite, il aurait été bien surpris d'y voir toutes sortes de provisions rangées en bon ordre.

C'était du bois à brûler, des planches propres à faire des portes et des cloisons, des bottes de paille fraîche, destinées sans doute à entretenir la paille qui couvrait le bois du lit.

Il y avait un mousquet en fort bon état, des pistolets d'arçons, une vieille épée fourbue avec soin, un petit baril de vin, un autre d'eau-de-vie, un tonneau rempli de ce biscuit de mer dont on approvisionne les navires et qui remplace le pain.

Ajoutez à tout cela des avirons de rechange, des voiles, quelques outils dont les constructeurs de canots ont l'habitude de se servir, et enfin, des instruments de pêche en grand nombre, tels que *lignes de fond, tambours, savignas*, etc. . . .

L'inconnu, après avoir mis sa barque en sûreté dans la pièce du rez-de-chaussé, alluma sa lanterne, monta au premier étage; promena autour de lui un regard qui n'était point exempt de cette sorte de satisfaction vaniteuse, particulière aux gens qui viennent de se rendre acquéreurs d'un immeuble, dont l'importance et le confort satisfont leur amour-propre.

Puis, il arrangea deux bottes de paille sur le vieux bois de lit, il s'enveloppa dans une épaisse couverture de grosse laine, et, s'étendant sur son matelas improvisé, qui en valait bien un autre, il s'endormit à l'instant même de ce sommeil profond qui n'est pas toujours exclusivement réservé aux cœurs purs et aux consciences calmes, quoique l'affirme un vertueux dicton.

L'inconnu ne se réveilla que lorsque la lumière du jour, pénétrant à travers l'une des meurtrières pratiquées dans la muraille, tomba sur son visage.

Il sauta en bas de son lit, il regarda avec une satisfaction évidente les aménagements qu'il n'avait encore pu examiner qu'à la lumière.

Puis il alluma du feu afin de préparer son déjeuner.

C'était un peu après ce moment que Denis Coquin était arrivé sur la plage en compagnie d'Alain Poulailler, de Zéphyr Samson, de Tranquille Dragon et quelques autres pêcheurs, et qu'ils avaient aperçu la fumée blanche qui s'échappait du toit de la Tour-Maudite.

Nous connaissons déjà les résultats de cette découverte.

Nous avons conduit nos lecteurs sur la plage d'Étretat.

Nous les avons introduits successivement dans l'intérieur du presbytère et dans celui de la Tour Maudite.

Nous allons leur faire visiter maintenant l'humble chaumière de Fabien Vatinel.

Cette chaumière, située à mi-côte, sur la gauche du village, et, par conséquent, dominant le Perrey, ne passait point pour l'une des plus pauvres du pays.

D'après celle-là, qu'on juge des autres.

Elle était bâtie moitié en galets grossièrement assemblés avec un mortier jaunâtre, moitié en terre glaise pétrie avec de la paille.

De petits carreaux verdâtres et d'une forme tout à fait irrégulière étaient enchassés dans la muraille même, et tenaient lieu de fenêtres.

Le toit de chaume, à crête de terre, couvert de mousse et de végétations parasites, ressemblait à l'échine voutée et anguleuse d'une vache maigre.

L'unique porte se fermait avec une serrure de bois.

L'intérieur se composait de deux chambres, séparées l'une de l'autre par une cloison de planches à peine équarries.

Le sol n'était ni planchéié, ni même carrelé; on s'était contenté de battre la tête avec du salpêtre, afin de lui donner plus de consistance.

La légende du *Juif-Errant* et celle des *Quatre fils Aymon*, imprimées sur papier gris et ornées de figures enluminées, étaient attachées avec quatre clous sur les murs.

La première pièce servait de cuisine et de salle commune à toute la famille, et de chambre à coucher aux parents.

La table, l'armoire, le lit, le jabut, les chaises, tout était en bois de sapin et du travail le plus grossier. A peine avait-on pris soin d'équarrir le bois avant de le mettre en œuvre.

Thémise et ses trois sœurs couchaient dans l'autre chambre, où se trouvait aussi le métier à tisser de la jeune fille, qui gagnait quatre sous par jour à faire des mouchoirs de cotonnaude pour la fabrique de Bolbec.

Thémise avait dix-huit ans, et nous avons, un peu plus haut, esquissé son portrait.

Ses sœurs n'étaient encore que des enfants.

Une marmite remplie de pommes de terre, suspendue à la crémaillère au-dessus de la flamme brillante d'un feu de jones marins, répandait dans la chaumière son épaisse vapeur.

Le pêcheur Fabien, debout auprès de la porte, fumait silencieusement une petite pipe noire.

Jeanne Vatinel, sa femme, disposait sur la table les fourchettes de fer et les assiettes de faïence à grandes fleurs rouges et jaunes.

Thémise, assise au coin de la cheminée, était pâle encore de son émotion et de son évanouissement du matin.

Les trois petites filles jouaient, au milieu de la chambre, avec un chat noir et blanc, auquel elles tiraient la queue et les oreilles, et qui se laissait faire avec une bonhomie bien propre à réhabiliter la race féline dans l'esprit de ses détracteurs.

C'était le moment où Denis Coquin allait prier l'abbé Bricord de bénir la balle d'argent.

La porte s'ouvrit et Alain Poulailler entra.

—Bonsoir, la compagnie . . . —dit-il.

Thémise tressaillit légèrement, et, de pâle qu'elle était d'abord elle devint aussitôt toute rouge, comme une pivoine en fleur.

Fabien Vatinel, sans desserrer les dents, prit cordialement la main que lui tendait le nouveau venu.

Alain Poulailler était un garçon fort bien vu de tout le monde et très-aimé dans le village.

Sa force, sa hardiesse comme marin, son habileté comme pêcheur, lui avaient conquis l'estime générale, en même temps que la douceur et la bienveillance de son caractère lui conciliaient l'affection.

Il possédait une chaumière, un petit champ dans lequel la récolte de pommes de terre était excellente; il avait un canot et des filets, il était en outre jeune et bien tourné.

Tout cela faisait de lui le meilleur parti d'Étretat.

Fabien Vatinel et sa femme n'avaient donc pas été médiocrement flattés, quand ils avaient vu Alain Poulailler venir chez eux, avec une assiduité dont ils devinaient bien la véritable cause.

La beauté de Thémise était l'irrésistible aimant auquel obéissait Alain.

Les deux jeunes gens s'aimaient d'amour tendre.

Alain dit bonjour à la vieille mère, caressa le chat, embrassa les petites filles, puis il alla s'asseoir en face de Thémise, de l'autre côté de la cheminée, et, au lieu d'entamer la conversation comme de coutume, en parlant de la pluie et du beau temps, du vent et de la mer, de la pêche de la veille et de celle du lendemain, il se renferma dans un profond silence, tout en regardant la jeune fille à la dérobée.

VII.—LES ACCORDAILLES.

Sans doute Thémise devinait la cause de la taciturnité de son amoureux, car elle ne semblait ni s'en étonner, ni s'en offenser.

Ce silence courait donc grand risque de durer indéfiniment, si Fabien Vatinel ne l'eût rompu tout à coup en s'adressant au jeune homme.

—Dis donc, Alain,—lui demanda-t-il,—pourquoi que te voilà, à ce soir, comme ça, tout *choue*? . . . T'étais plus dégourdi que ça, à ce matin, sur le *gul*.

—Ah! père Vatinel,—répondit Alain,—c'est que j'ai une chose dans l'esprit, voyez-vous, qui me tourmente. . . .

—Du chagrin?

—Pas du chagrin, mais du souci.

—A cause?

—A cause que j'ai une demande à faire à quelqu'un . . .

—Eh bien? . . .

—Et que, poursuivait le jeune homme, si on me refuse ce que je veux demander, aussi vrai que je m'appelle Alain Poulailier, que je suis bon chrétien et que je connais bien mon état de pêcheur, je n'aurai plus qu'à piquer une tête du haut de la falaise, depuis la *Tour-aux-Demoiselles* dans la mer....

Disons en passant que la falaise, à l'endroit désigné par Alain, était taillée à pic et d'une effrayante hauteur.

Fabien Vatinel se mit à rire.

—Vous riez?... s'écria vivement Alain.

—Dan! oui, car j'imagine que si celui de qui dépend ce que tu désires savait qu'il ne tient qu'à lui de te faire faire un pareil saut, il faudrait qu'il eût bien mauvais cœur pour te refuser....

—Ainsi, demanda Alain, si c'était vous?....

—Oh! si c'était moi, je te répondrais: Accordé d'avance!

—Quoi que ce soit? murmura le jeune homme transporté de joie.

—Ma foi, oui, quoi que ce soit.... à moins que la chose ne fût impossible, comme de te faire pêcher du hareng frais au mois de juillet dans la baie d'Étretat, ou de te prêter quarante cinq livres tournois.... Par malheur, ce n'est pas à moi que tu veux faire ta demande, et, tout ce que je puis pour ton service, c'est de te souhaiter bonne chance....

—Père Vatinel, dit Alain, peut-être vous trompez-vous....

—Comment?

—Père Vatinel, mon bonheur ou mon malheur sont entre vos mains....

—Allons, parle mon garçon.... Mieux vaut que ton bonheur dépende de moi que d'un autre.... t'es plus sûr de ton affaire....

—Père Vatinel, j'ai eu vingt et un ans à la Saint-Michel.

—Je sais.... Je sais....

—J'ai une maison, un champ, un canot et des filets....

—La maison est solide, le champ rapporte, le canot est neuf, les filets aussi, et rien n'empêche d'ajouter que tu t'en sers avec agrément....

—Tout ça c'est pour vous dire, père Vatinel, que si j'avais une femme, je serais bien en état de soutenir mon ménage.

—Je n'ai jamais prétendu le contraire, répondit Fabien.

Jeanne Vatinel écoutait avec attention.

Quant à Thémise, elle avait passé successivement par toutes les nuances, depuis le rose le plus vif jusqu'au pourpre le plus foncé.

Pour le moment, elle était violette.

Alain Poulailier reprit, mais avec une hésitation qui trahissait sa modestie et le peu de confiance qu'il avait en lui-même.

—Eh bien! père Vatinel.... voyez-vous, il n'y a qu'un mot qui serve....

—Alors, dis-le donc, ce mot.

Alain s'arma de tout son courage, et il balbutia plutôt qu'il ne prononça les paroles suivantes:

—Thémise et moi.... nous nous aimons.... et nous nous sommes promis de nous épouser.... sauf votre consentement, bien attendu....

—Ah! ah! s'écria Vatinel avec un joyeux éclat de voix,—le voilà donc ce grand secret!.... ce secret si bien caché que personne ne s'en doutait!.... Il y a beau temps, ma foi, que je vois que vous vous aimez!.... je le savais peut-être avant que vous le sachiez vous-mêmes? Vous vous êtes promis de vous épouser!.... eh bien, mes enfants, épousez-vous....

—Vous consentez? murmura Alain transporté de joie.

—Pourquoi donc pas?

—Ah! père Vatinel, il faut que je vous embrasse!....

Et joignant l'action aux paroles, le jeune pêcheur se jeta au cou du vieux Fabien.

—Eh! mon garçon, s'écria ce dernier, tout suffoqué de cette chaleureuse étreinte, prends donc garde à ce que tu fais!.... tu vas casser ma pipe!.... Tiens, embrasse plutôt Thémise.... ça te fera plus de plaisir.... et à elle aussi....

Alain ne se fit point répéter deux fois cette permission.

Il prit la jolie fille dans ses bras, et il couvrit ses joues brunes et fraîches de baisers retentissants qui n'en ternirent point, comme bien on le pense, les couleurs éclatantes.

Les trois jeunes sœurs de Thémise avaient cessé de tourmenter le chat et regardaient de tous leurs yeux.

La vieille mère Vatinel elle-même, prenant un petit air guilleret se rappelait le temps jadis et se sentait rajeunie.

—Eh bien, père Vatinel,—dit Alain, quand la première ébullition de son joyeux délire se fut un peu calmée,—à quand la noce?

—Mon garçon,—reprit le vieux marin,—nous irons dimanche prochain trouver M. le curé, et nous nous arrangerons avec lui pour faire publier les bans.... Je crois que rien n'empêchera de célébrer le mariage vers les fêtes de Noël.... Ah ça! tu vas souper avec nous?... J'ai là un petit baril de genièvre que j'ai trouvé la semaine passée en mer.... pour sûr ça vient de l'Anglais; c'est autant de pris sur l'ennemi; nous l'étrénerons.

Alain n'avait garde de refuser l'obligeante proposition de Vatinel.

Il s'assit à côté de Thémise.

Il fit honneur aux pommes de terre bouillies, honneur au beurre salé qu'on servit en même temps, honneur au baril de genièvre.

Cependant il ne se sentit point capable de tenir tête jusqu'à la fin au pêcheur, qui avalait rasade sur rasade, comme si son gosier eût été garni d'étain et son estomac doublé de ferblanc.

La brûlante liqueur, à la longue, produisit son effet.

Vatinel commença à déraisonner, à chanter, à parler haut.

Il cria qu'il voulait monter dans sa barque et s'en aller, tout seul, combattre le diable à la Tour Maudite.

Peu à peu sa voix devint indistincte; sa tête alourdie roula d'une épaule à l'autre et finit par tomber sur sa poitrine.

Il dormait de ce lourd et profond sommeil que procure l'ivresse de genièvre.

Alain le porta sur le lit et revint, au coin du feu, reprendre sa place auprès de Thémise.

La vieille mère mena coucher les petites filles, et feignit ensuite d'avoir à s'occuper d'une foule de détails domestiques.

En réalité, son but était de laisser les amoureux s'isoler dans leur causerie.

Cette causerie fut longue et charmante.

C'étaient des projets sans fin pour l'avenir, qui apparaissait aux deux jeunes gens sous les plus riants couleurs.

Ils se voyaient déjà installés dans leur chaumière, dont Alain allait faire reblanchir à neuf tous les murs. Ils se voyaient heureux et souriants, entourés d'une demi-douzaine de petits garçons et de petites filles, desquels Alain se promettait de faire de hardis marins, et Thémise de bonnes ménagères.

Pourquoi faut-il que presque toujours la réalité vienne si vite jeter son crêpe sombre sur les beaux rêves et les riants illusions de la jeunesse.

Les remontrances, et surtout,—disons-le,—les menaces de l'abbé Bricord, avaient décidé Denis Coquin à renoncer aux projets d'extermination que nous l'avons entendu manifester relativement à l'hôte de la Tour Maudite.

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés.

Les pêcheurs s'accoutumaient peu à peu à voir le canot à la voile brune, monté par l'inconnu, traverser la baie le matin et revenir le soir à la Tour.

L'un d'eux, monté sur la plus haute des falaises, avait observé la marche et les allures de l'esquif mystérieux.

Il avait vu l'homme à la barbe rousse cueillir tranquillement les cordes, lever les tambours placés par lui la veille, et remplir aussi le réservoir de sa barque de congères, de plies, de carrelets, tourteaux, de homards et de salicoques.

Cette occupation n'avait rien d'inférel.

Quand le bruit se fut répandu dans le village que l'inconnu, au lieu de passer son temps à des conjurations bizarres pour évoquer les esprits de la mer et pour faire naître la tempête, l'employait tout bonnement à pêcher, la disposition des esprits à son égard changea peu à peu et devint insensiblement moins hostile.

Au lieu de la terreur qu'il faisait naître d'abord, il n'excita plus que beaucoup de curiosité et de défiance.

On ne croyait plus aussi fermement qu'il fut un démon; et cependant les marins, quand ils le rencontraient au large, forçaient aussitôt de voiles pour éviter de passer trop près de son canot.

Personne ne pouvait se persuader qu'une créature humaine qui n'aurait pas eu quelques accointances plus ou moins lointaines avec l'enfer, eût poussé l'audace et la folie jusqu'à s'installer dans la Tour-Maudite.

Nous avons dit plus haut que les marins d'Étretat, éloignés de toute espèce de communications, ne vendaient pas, pour ainsi dire, le résultat de leur pêche.

L'argent était rare; peu de gens se seraient décidés à acheter, ne fût-ce que cinq sous, tel homard aux pattes énormes qui se vendaient aujourd'hui vingt francs.

Les habitants d'Étretat pratiquaient donc le système de la banque d'échange.

Ainsi le boulanger donnait un pain et recevait une morue fraîche; un turbot magnifique représentait une once de tabac à fumer; on troquait du fil, des aiguilles contre deux douzaines de carrelet, etc, etc, etc.

Ces transactions commerciales, d'une simplicité primitive, suffisaient à toutes les nécessités de ces gens simples, qui, ayant peu de desirs, avaient peu de besoins.

Si une petite somme d'argent leur devenait indispensable, ils attendaient le jour où le hasard avait jeté dans leurs filets quelque capture d'une beauté rare, et ils allaient vendre au Havre, soit une paire de barbues gigantesques, soit une demi douzaine de homards gros comme des enfants.

Mais ces pérégrinations étaient rares.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS
(Autrefois le QUEEN'S HALL)

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 6 JUIN
Matinée Samedi

GRANDE TROUPE D'OPÉRA

JEUDI, "AMORITA"

VENDREDI ET SAMEDI SOIRS, ET A
LA MATINÉE SAMEDI,

BOHEMIAN GIRL

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.
Matinées, Samedi, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

Lisez l'annonce du
Parc Royal sur cette
page.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

PARC ROYAL

Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

Semaine commençant Dimanche 12 Juin,

Attractions sans Pareilles !

Grande Illumination tous les Soirs à la
lumière électrique

NOUVEAUTES DE TOUS GENRES

La grande pléiade Jérôme, les sœurs Van et Kamyon sur
les échelles Romaines et le Trapeze.
Monsieur Emile Gomer le célèbre chanteur comique du
Théâtre de la Gaîté, arrivé expressément de Paris.
Engagés à grands frais, et paraissant à Montréal pour la
première fois.
La Boite Mystérieuse, par le grand magicien, le Profes-
seur Anderson.

CORPS COMPLET DE MUSIQUE

PRIX D'ENTRÉE: 10 CTS.

Portes ouvertes tous les dimanches et jours de fêtes à 1
heure p.m. et tous les soirs à 7 hrs.
Représentations à 3 hrs et à 8 hrs p.m.
A 5 minutes de marche de la rue St-Laurent, et à 2 mi-
nutes de marche de la rue St-Denis.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 13 JUIN,
Après-midi et soirée.

La Fameuse Compagnie Burlesque de

TURNER

Jeunes et jolies femmes, charmante musique,
chansons, dances, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

LA CASE DE L'ONCLE TOM.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publiés, contenant l'un 112
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre
**CHOCOLAT
MENIER**
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

Allez - vous passer l'Été à la Campagne ?

L'embarras de tenir maison à la campagne peut être réduit au minimum, en se servant de la "LESSIVE PHENIX". C'est incroyable les avantages qui en découlent. Mettez un peu de cette poudre dans l'eau dont vous vous servez pour laver tous vos vaisseaux et autres ustensiles, qui deviendront clairs et luisants sans efforts, ni trouble. Des milliers de personnes s'en servent journellement et des milliers d'autres s'aperçoivent tous les jours qu'il n'y a rien de comparable pour les lavages. Elle nettoie tout depuis les tissus les plus fins jusqu'aux évier de cuisine.

En vente chez tous les Epiciers.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

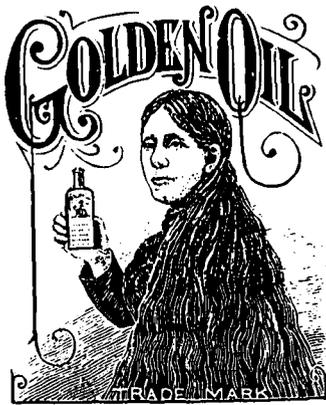
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Lemandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DORÉE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

Mde Hamel a ouvert au No 31 Rue CRAIG, MONTREAL, un salon de *shampooing* pour dames et messieurs, 25 et 45 cts. Fabrique en gros et en détail au même endroit.

Prix du détail 25 centins la bouteille. En vente aussi chez tous les pharmaciens.

Loterie de la Province de Québec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10

- Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,990. N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés, un par tirage, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT S. E. LEFEBVRE,
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME
Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT
MONTREAL

23 Juillet 1892

A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrire à M. E. Bouthaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 49 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—Paris: Lucien Fauchon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie., 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Specimen franco sur demande.
- LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).—Prix d'abonnement 12 frs., 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus surs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND
221 RUE CRAIG
MONTREAL.

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de Deux Millions distribués



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

J. T. Beauregard

J. F. Ewaly

Commissaires.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront versés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE Nouvelle-Orléans,
MARDI, 14 JUN 1892

Prix Capital . . . \$600,000

100,000 BILLETS dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$600,000, soit.....	\$600,000
1 Prix de \$200,000, soit.....	\$200,000
1 Prix de \$100,000, soit.....	\$100,000
1 Prix de \$50,000, soit.....	\$50,000
2 Prix de \$20,000, soit.....	\$40,000
5 Prix de \$10,000, soit.....	\$50,000
10 Prix de \$5,000, soit.....	\$50,000
25 Prix de \$2,000, soit.....	\$50,000
100 Prix de \$800, soit.....	\$80,000
200 Prix de \$400, soit.....	\$80,000
500 Prix de \$200, soit.....	\$100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$1,000, soit.....	\$100,000
100 Prix de \$800, soit.....	\$80,000
100 Prix de \$600, soit.....	\$60,000

PRIX TERMINAUX

1,000 Prix de \$200, soit.....	\$200,000
3,144 Prix de montant a	\$2,159,600

PRIX DES BILLETS:

BILLETS COMPLETS, \$40; DEMIS, \$20; QUARTS, \$10
HUITIÈMES, \$5; VINGTIÈMES, \$2; QUARANTIÈMES, \$1.

Prix des Clubs: 55 BILLETS d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port*.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.